

En gravissant la passerelle de l'avion, Rosa ressentit ce vide qui signalait un oubli. Elle vérifia mentalement les gestes qui avaient été les siens. Antoine trouverait son repas au frais. Le pressing rapporterait ses costumes mardi et il avait des chemises pour la semaine. Elle redoutait l'oubli qui le contrarierait. De leur vie commune, Rosa avait appris à devenir une excellente femme au foyer, celle qui prévient les désirs, qui répond aux attentes, qui sait où les choses disparaissent. Chaque place a sa chose, chaque chose à sa place. En vingt années, elle avait formé son esprit à la vigilance que nécessitent un mari et des enfants, une belle-famille et des relations de travail. Les dîners se préparaient avec argenterie et cristaux la semaine, mais jamais le dimanche. C'était une tradition. Le dimanche soir on mangeait les restes dans la cuisine, des crêpes parfois. Julie et Maurice adoraient les crêpes. À présent qu'ils avaient grandi, Rosa se préparait des crêpes pour ses dîners solitaires. Une façon de protéger le souvenir.

Rosa protégeait toujours les souvenirs.

L'avion s'ébranla en direction de la piste d'envol. Oui, elle pensait avoir été une bonne mère. Ses enfants avaient fait des études, ils étaient tous les deux presque sortis d'affaire. Maurice intégrerait son poste d'assistant du directeur des investissements à la Caisse des Dépôts et Consignations, avec l'espoir fondé de le remplacer un jour. Julie, quant à elle, avait trouvé sa voie dans le journalisme. Le soir, dans leur chambre, Antoine répétait qu'elle s'était engagée dans la presse de gauche pour le provoquer. Rosa savait, elle, que Julie avait toujours suivi son instinct sans se préoccuper de son père, mais elle ne pouvait pas démentir Antoine.

Seule était le mot qui la hantait depuis le départ de Julie. Les enfants partent, c'est ainsi. Jamais elle ne parlait d'absence, ni de vide, encore moins de peine. La grande maison, l'argenterie, les cristaux, la poussière, le quotidien avaient rempli l'espace, mais pas effacé l'absence. Sans se le dire Rosa restait seule. Seule sans Julie. Sans l'amour complice d'une fille.

Avec son fils Maurice, cela s'était passé différemment. Elle ne l'avait pas vu grandir. En était-il toujours ainsi pour les garçons? Les mères encourageaient-elles l'émancipation de leurs filles tout en retenant celle de leurs garçons? Maurice était calme comme Antoine, en plus doux. Rosa chérissait particulièrement le souvenir de l'enfance de Maurice. Il avait été son tout-petit devenu un grand garçon pudique. Vers l'âge de onze ans, il lui avait demandé de ne plus venir le chercher au collège. Maurice était déjà un homme, avec le langage et la pudeur des hommes, avec la distance d'Antoine.

Dans la famille de Rosa il y avait beaucoup de femmes. Sa mère Suzanne si belle, si touchante, si tendre, si aimée. Rosa avait rêvé de lui ressembler. Edmonde, dite Monde, la cousine de Suzanne, marraine de Rosa, qui portait bien le surnom envahissant dont l'avait affublée la petite fille. Sherifa, la nourricière, la terrienne. Trois femmes d'une incroyable présence, à la force impavide. Elle avait choisi d'être protégée par elles plutôt que de suivre leur voie. Julie, sa propre fille, était la digne héritière de cette lignée dont Rosa se sentait exclue.

Il y avait aussi eu des hommes dans sa vie. Son père Gabriel, mort alors qu'elle était enfant, et Egon Baum, qui l'avait élevée. Rosa pensa à Monde qui n'avait pas trouvé de place sur le vol, sinon, elle aurait été là, près d'elle.

L'avion prit de la vitesse sur la piste. Le silence, les vibrations, le poids de la course sur tout le corps et l'euphorie du décollage. Rosa adorait cette sensation d'arrachement. Les uniques avions qu'elle empruntait la menaient toujours sur les mêmes traces. Les siennes. Au Maroc.

Le mot sur la table disait *Mon Antoine, je ne sais pas exactement la date de mon retour, je verrai, je t'appellerai pour te tenir au courant. J'espère que cela ne sera pas trop long, mais il y aura certainement plus de choses à faire que ce que j'imagine. Ne m'en veux pas, j'ai engagé madame Sorrentino le temps de mon absence. Elle s'occupera de ton linge et de tes repas, et sera partie avant que tu rentres. Tu ne la verras même pas. Je t'embrasse.* Rosa. Les termes d'affection venaient tout seuls sous sa plume. Depuis toujours, ils s'étaient parlé avec politesse, jamais un mot plus haut que l'autre, même dans les moments difficiles. Cela n'avait pas été simple pour Rosa d'entrer dans le moule qu'elle s'était choisi. Un univers

codé, orchestré, figé. Les débuts de leur vie à deux, rue du Parc de Noailles à Saint-Germain-en-Laye, dans la maison de son mari restaient les plus blessants. Le climat humide et froid de la région parisienne l'avait obligée à contenir son corps dans des manteaux. Rosa s'était meurtrie, en silence, affichant le sourire de la jeune femme qui veut assumer sa position. Le début de la capitulation. De cette époque, elle conservait une coupure de journal avec la photographie de Jackie Kennedy et la phrase qu'elle avait fait sienne : *Si vous gâchez l'éducation de vos enfants, ce que vous pouvez réussir à côté importe peu !* Alors s'était-elle dédiée à Julie, puis à Maurice, à ne plus penser qu'à eux.

Rosa passait son temps à surveiller ses gestes, ses attitudes. Faisait-elle bien ce qu'on attendait d'elle ? Malgré ses efforts, elle dénotait comme un buisson brouillon dans l'allée d'un jardin à la française. En vingt-deux ans de mariage, elle avait appris les codes de la vie bourgeoise à laquelle elle aspirait. Meknès, où elle se rendait aujourd'hui, lui avait assuré un abri pendant les vacances d'été, seule avec ses enfants. Là-bas son corps s'assouplissait, retrouvant l'air vibrant de son enfance. Sejâa sa maison, sa mère, Egon, Sherifa, les enfants, les ouvriers, et la terre rouge et les arbres verts et la fraîcheur de la nuit, et le ciel, et la lumière. Et l'odeur des cheveux de Sherifa. Sherifa qui lui avait fait parvenir la veille un télégramme : *Ma-petite-Rosa-l'Allemand-est-mort-cette-nuit-viens-dès-que-tu-peux-je-t'attends-à-Sejâa-Sherifa.*

Egon était mort. Un marbre glacé avait rempli ses veines. Egon était mort. Statufiée dans le jardin d'avril, le facteur repartant déjà porter d'autres nouvelles, Rosa avait attendu que la terre s'ouvre, que les arbres choient, que le ciel s'évase sur un noir absolu. Rien n'était venu.

Rien n'était altéré qu'elle-même par cette fin de vie. Egon, son presque père, son père en second, son père qui avait remplacé le vrai, mais son père en entier, était mort. Rosa allait avoir quarante-deux ans et n'était plus la fille de personne. Figée dans l'allée, le temps passa tout autour sans l'effleurer. Un merle remontait le chemin vers le perron. Il chanta, et Rosa pleura enfin. Beaucoup, trop. La pendule, l'horloge, les réveils avaient résonné dans le tombeau qu'était devenue sa maison de Saint-Germain-en-Laye.

L'hôtesse lui servit à boire et Rosa fuma la cigarette que lui proposait son voisin. Après les présentations d'usage, Rosa s'abîma dans la mer de nuages qu'ils survolaient. Elle inspira une longue bouffée et se surprit à penser qu'elle ne fumait qu'au Maroc. Elle quittait la France et ce mois d'avril 1979 la laissait orpheline.

**

Je ne laisserai à personne le soin de raconter mon histoire. Lorsqu'on est mort on voit enfin cette petite chose fragile et attachante qu'est la vie. Cette sphère brillante, ce globe de verre, paysage sous la neige, unique et si dérisoire.

Au terme du quotidien vient le sens, celui qu'on cherche en vain, le nez dans le guidon. On devrait attendre d'être mort pour avoir un avis. J'ai enfin le temps de me faire le mien. C'est étrange car, finalement, on ne me le demande plus.

J'ai eu la chance de naître une seconde fois. Pas comme vous l'imaginez sans doute, une vie après, non, ce n'est pas de cela que je parle. Pas de Dieu, ni de Paradis, ni d'angelots, rien que de la pensée à perte de temps et l'honnêteté de regretter

mes choix, mais ce n'est pas cette histoire que je vais vous conter, non, cependant je suis bien né une seconde fois.

**

L'odeur des lauriers-roses s'engouffrait dans la carlingue de l'avion par la porte ouverte. Depuis la passerelle, Rosa embrassa du regard l'aéroport et huma le vent de la mer. Le premier baiser du Maroc au parfum caractéristique de fleurs salées.

Rosa s'étira. Elle se sentait devenir immense, comme si son corps ne pouvait contenir son âme. Il lui semblait respirer par la peau, par les yeux, laissant passer plus de ciel qu'à Paris. Une noyade des sens, premier pas vers la métamorphose. Elle observait la renaissance de celle qu'elle n'était plus qu'ici, une Rosa joyeuse, une Rosa ample et souple. Mais Egon était mort, et cette fois, malgré la joie de retrouver le soleil, la transformation hésita.

Dans le taxi qui l'amenait à la gare, elle demanda la permission d'ouvrir la fenêtre et ferma les yeux à la recherche des essences d'arbres, de fleurs, dans l'air qui tourbillonnait. Tout semblait la caresser. Le vent. Le soleil. Le bitume. Bientôt ce serait le roulement du train vers Kénitra et la gare de Meknès enfin.

Elle s'était adressée au chauffeur en français. Avant d'arriver chez elle, avant Sejâa, elle préférait passer pour une touriste, se faire conter le Maroc à vacanciers, les ânes croisés sur le chemin, les vendeurs d'eau, les cuirs de Fès. Elle avait toujours eu du mal à assumer son héritage colonial.

– Vous allez à Meknès! Vous allez voir comme c'est beau. Un vrai trésor. La ville d'un roi qui devait épouser la fille de Louis XIV, Mademoiselle de Blois. Il lui a

construit un palais mais elle n'est jamais venue. Et depuis que votre peintre Delacroix a immortalisé la ville, tous les artistes s'y retrouvent. Quelle chance vous avez. Après, allez à Fès, ce n'est pas loin et là aussi vous ne verrez que des beautés...

Rosa se laissait bercer. Elle ouvrit son imperméable et retira ses gants. Le soleil ne partageait rien avec celui qui filtrait péniblement à Paris. Un printemps sans gants, un printemps parfumé.

Mais Egon était mort.

Il était mort dans son sommeil, à Sejâa, dans la fraîcheur d'avril. D'une certaine façon, Rosa l'enviait. C'est là qu'elle aurait souhaité mourir à son tour, mais ce n'était pas possible. La maison était comme le vestige du temps passé, d'un temps révolu. Elle ne l'avait gardée que pour Egon. Maintenant qu'il n'était plus là, qu'en ferait-elle? Le Maroc était indépendant. Sejâa appartenait à une époque où Rosa se sentait la princesse d'un royaume merveilleux, un espace perdu et regretté comme l'enfance, rien de plus. Un lieu où écartier les bras ne suffisait pas à embrasser le ciel. Pas un Paris aux rues opulentes, aux forêts disciplinées, aux humains domestiqués, au ciel asservi.